

On en parle. Anne-Dauphine Julliand avait touché les lecteurs par son témoignage sur la maladie et la mort de sa fille. On la retrouve pour un premier roman réussi.

La grande bataille de Jules-César

Jules-César

d'Anne-Dauphine Julliand
Éd. Les Arènes, 378 pages, 19 €

On connaissait Anne-Dauphine Julliand pour *Deux petits pas sur le sable mouillé*, vendu à 500 000 exemplaires en 2011, puis *Une journée particulière*, publié en 2013. Elle y témoignait, avec justesse, de la maladie et de la mort de sa fille Thaïs. Ces deux ouvrages avaient suscité l'enthousiasme, touchant par leur humanité. L'auteure s'était ensuite glissée avec la même délicatesse derrière la caméra pour un formidable documentaire, *Et les mistrales gagnants*, qui suivait le

quotidien d'enfants malades. Avec *Jules-César*, désormais, Anne-Dauphine Julliand dévoile une nouvelle facette de son talent et signe son premier roman.

Elle relève le pari risqué de quitter le témoignage pour la fiction. Et la magie opère à nouveau. Elle tisse une belle histoire irriguée des thèmes qui lui sont chers : le soin, l'amour familial, le dépassement de soi, la difficulté de devoir affronter un drame extraordinaire quand on n'est soi-même que trop ordinaire.

Elle nous raconte donc l'histoire de Jules-César, 7 ans, qui aime jouer au ballon et coule des jours paisibles dans sa Casamance natale (région historique dans le sud du Sénégal), entre ses parents Augustin et Suzanne et son grand frère Simon. Une vie réglée par les buts marqués au foot, les bagarres « pour de rire », mais pas seulement. Comme l'empereur dont il porte le nom, Jules-César mène aussi une grande bataille. Pour lui, il ne s'agit pas d'annexer des territoires mais de vaincre une insuffisance rénale.

Le quotidien du jeune héros bascule quand il doit subir une greffe en France. Ce sésame pour une vie meilleure est fêté comme il se doit. La famille se met en ordre de bataille : Augustin quitte l'emploi

dont il est si fier pour accompagner son fils dans ce pays tout gris. Il sera le donneur de la greffe de rein. Suzanne reste au Sénégal pour accoucher. La tante Roseline loge les voyageurs près de Paris. Même la grand-mère, d'ordinaire tenue à distance car elle croit aux marabouts, confie à l'enfant un caillou magique destiné à donner du courage. C'est donc chargés des espoirs de tous que le père et le fils franchissent la

Méditerranée puis les portiques de sécurité de l'aéroport. Mais vite, rien ne se passe comme prévu et le voyage s'éternise. La guérison aura un prix élevé.

À mesure que le récit se déploie, la relation entre le petit garçon et son père évolue. Au contact de Jules-César,

Augustin découvre sa part de fragilité autant qu'il mûrit. Il endosse, parfois à contrecœur, parfois avec rudesse, un rôle de père pour lequel il n'était pas prêt. Maintes fois, il devra répondre à cette question centrale du roman, qui, par paliers successifs, se fait plus aiguë : jusqu'où peut-on aller pour sauver un enfant ?

La question centrale du roman se fait, par paliers successifs, plus aiguë : jusqu'où peut-on aller pour sauver un enfant ?

À travers cette histoire toute simple et essentielle, c'est aussi le drame des familles poussées à l'exil par la maladie et l'espoir d'accéder à un traitement disponible en France qui est évoqué par petites touches, au gré des rencontres à l'hôpital ou dans la communauté sénégalaise de France. *Jules-César* est aussi un roman sur les migrations et éclaire les débats sur l'aide médicale d'État qui permet à chacun de se faire soigner.

Emmanuelle Lucas

